

AVANT-PROPOS

Marina me consultait pour des raisons sentimentales. Elle semblait stressée car elle attendait impatiemment ce rendez-vous. Après lui avoir exposé la façon dont je procède, je lui décrivis les scènes de sa vie. Comme j'évoquais son travail, je pus lui citer les prénoms de ses collègues. Puis je me mis à lui parler de la relation fusionnelle qu'elle entretenait avec son fils Dylan. J'étais en train d'aborder son avenir amoureux quand une douleur à la tête vint interrompre mon propos. Une incorporation d'énergie était entrée en moi avec cette phrase : « J'ai très mal à la tête ! » Je la rapportai à Marina ainsi qu'une autre phrase qui s'était imposée ensuite : « Dis à maman que je l'aime et que je suis heureux ! » Cette fois, l'intonation de ma voix avait curieusement changé.

Marina me dit que son frère répétait souvent à leur mère : « J'ai très mal à la tête. » Cette sensation de douleur, je la ressentais à présent moi aussi. Marina m'apprit qu'il était décédé d'une tumeur au cerveau. Sur ces mots, la douleur me quitta et je pus décrire l'esprit de ce frère que j'avais en face de moi.

Il me donna son prénom et aussi la date de sa mort, qui était un 28. L'esprit me montra sa mère déposant des fleurs auprès de la photographie qui le représentait. Sa sœur me confirma l'ensemble de ces faits avec une vive émotion.

Une femme âgée se présenta en transparence. C'était la grand-mère de Marina. Je pouvais voir la blouse pailletée qu'elle portait de son vivant. « Vous détestiez cette blouse, n'est-ce pas ? » Marina m'avoua qu'en effet elle ne l'aimait pas du tout.

Mes guides spirituels me montrèrent un coffre à jouets dans la chambre de Dylan, le fils de Marina. Ils me dirent qu'elle recevrait un signe. Elle entendrait du bruit provenant de ce coffre et ce serait la nuit. Ce signe l'avertirait qu'il serait temps pour elle de se préparer à un départ. Quelque temps plus tard, Marina entendit le bruit annoncé. Il la prévenait de la mort de son parrain. Elle en fut bouleversée.

Des semaines avaient passé lorsque Marina vint me rendre visite. À peine venait-elle d'entrer dans mon bureau que l'esprit de son frère fit son apparition. Un flot d'émotions me traversa et je ne pus retenir mes larmes. L'esprit me montrait sa mère en train de déposer des fleurs sur sa tombe, un bouquet jaune et blanc.

Marina se dit fort étonnée car, selon elle, sa mère n'allait jamais au cimetière. Quelques jours s'écoulèrent, puis elle m'appela pour m'informer qu'elle avait eu des nouvelles de sa mère et qu'à cette occasion elle lui avait demandé ce qu'elle avait fait de son après-midi. Sa mère lui avait répondu qu'elle était allée fleurir la tombe de son frère. Marina l'interrogea sur la couleur des fleurs : « Blanches et jaunes, pourquoi ? »

Marina venait de comprendre que l'esprit de son frère avait été simultanément présent dans mon bureau et au cimetière. De cette façon, Yannick nous avait adressé ce message: *L'âme peut être présente en plusieurs endroits à la fois.*

Je venais de vivre avec Marina un moment de grande émotion. Ce fut une consultation difficile. Lorsque l'au-delà se manifeste avec tant d'énergie et qu'il déploie tellement d'efforts, je ne peux que le remercier. Toutes ces preuves de survie sont des cadeaux du ciel. Souvent, elles me ramènent à ma petite enfance.

L'ENFANCE

J'ai décidé de naître le mardi 18 décembre 1962, en Bretagne, dans le Finistère sud. L'hiver frappait aux portes depuis la mi-novembre, plus rude que jamais. À 11 h45, pour ma venue au monde, la neige tombait sur Pont-l'Abbé.

Sous le ciel gris, où ne perçait aucune lumière, ma naissance apportait une pointe de soleil. Il faisait beau dans les bras de ceux qui m'accueillirent ce jour-là. La joie se donnait en partage entre mon père, ma mère, et Soize et Alour, ses parents adoptifs. Une joie que devait ressentir Marie, ma grand-mère paternelle, qui vivait seule depuis plusieurs années, dans une ferme située à Penmarc'h, à trente kilomètres de chez nous. Joseph, son mari, était décédé en 1942 de la tuberculose.

Mes origines sont bien modestes. Elles appartiennent à cet univers de la pêche qui me fit avoir un père intermittent. Les photographies en témoignent, j'étais un bébé bien portant, sans doute enveloppé de quelques kilos superflus, d'un appétit toujours gourmand. Je devins ensuite un enfant attaché à sa mère. Il fallait

qu'elle redouble d'amour pour me faire oublier l'absence de celui qui était sur les flots bien plus souvent qu'à quai.

La maison que nous occupions avait été construite avant la Seconde Guerre mondiale sur la petite commune de Loctudy, dans le voisinage de la mer. C'était une bâtisse de pierre soulignée de briques rouges. Elle possédait un jardin fleuri et un potager que cultivaient affectueusement Soize et Alour. Tout près s'étendait un champ planté de pommes de terre et de poireaux. Aux belles heures de l'été, une table était dressée parmi les arbustes et les légumes pour des fêtes de plein air où nous nous disputions, ma sœur et moi, une bouteille de limonade tout en dégustant de belles tartines appétissantes.

Mes parents avaient investi le premier étage, qui disposait d'un séjour et de deux chambres. Soize et Alour occupaient le rez-de-chaussée, où les Noël's étaient invariablement célébrés auprès de la cheminée. C'était là, après la messe de minuit, que nous découvriions nos cadeaux dans le réchauffement de la flamme. Noël était pour nous synonyme d'unité. C'était, chaque année, le miracle assuré d'être ensemble réunis.

Le visage de mon grand-père Alour, je le revois distinctement, rond, buriné, chaussé de petites lunettes et coiffé d'une casquette de marin. Il marche difficilement en s'appuyant sur une canne. Mais pourquoi, alors qu'il aime tant me prendre dans ses bras, faut-il que je le repousse en lui assenant des coups de pied? J'ai trois ans, peut-être quatre, et je sais. Je sais intuitivement que mon grand-père n'est pas que gentillesse. Je sais qu'il n'est pas tendre avec sa femme quand il a bu. Aussi, je

ne supporte pas ses étreintes, comme si quelque chose me disait qu'elles étaient étrangères à l'amour.

Je n'ai guère connu ce grand-père, parti en 1967 d'une embolie cérébrale lorsque j'avais cinq ans. Un jour, ma sœur et moi, nous fûmes confiés à une voisine. On enterrait Alour. C'était mon premier contact avec la mort qui reste, dans mon souvenir, semblable à une porte blanche que l'on referme. On ne devait pas savoir. La douleur nous serait épargnée.

À l'âge de six ans, il m'arrivait de redouter la nuit tant j'avais peur du noir. Comme la plupart des enfants, je demandais à ma mère de laisser la lumière allumée. Chaque soir, elle éteignait la lampe sans tenir compte de mon appréhension. Sûrement croyait-elle à un caprice et se disait-elle que cette lubie serait évacuée par le sommeil. Une nuit, je me suis réveillé en sursaut, ayant ressenti une présence qui rôdait. J'ai appelé: «Maman, viens vite! Il y a du monde à côté de moi!» Je voyais des particules blanches qui dansaient et dessinaient la forme d'un visage. J'étais effrayé. Je croyais que l'on m'épiait. Je voulais que ma mère reste auprès de moi et surtout qu'elle ne s'éloigne pas. Elle se leva puis me rassura simplement: «Ce n'est qu'un rêve, mon petit, rends-toi.» Quelques mots tendres, quelques caresses eurent raison de ma frayeur. Je glissai de nouveau dans le sommeil.

Une autre nuit, je fus réveillé de la même façon, épouvanté et en sueur. Ma mère trouva les phrases qui réfutaient une présence invisible. Elle m'affirma que j'avais fait un cauchemar, quelque chose que l'on fabrique dans sa tête, rien de grave. Elle était parvenue à me

convaincre de l'inexistence des particules blanches qui épient, mais une question me titillait et il fallait que je la pose: « Pourquoi doit-on mourir, maman? Où va-t-on après? » Les explications que ma mère me donna dessinèrent un étrange chemin. Quelque voie sur laquelle j'allais devoir m'aventurer sans être accompagné. Durant les premières années d'école, j'ai éprouvé cette différence. Toutes mes tentatives pour me lier d'amitié se soldaient par un échec. Une griffure sur ma joue et ma blouse déchirée se souviennent d'une lutte contre les railleries. Je devais me défendre, imposer cette différence dont la signification me resterait mystérieuse pendant bien des années encore.

MA MÈRE

Toujours à l'écoute des peines, le cœur sur la main, disponible aux souffrances des autres, apportant volontiers son aide aux personnes âgées si souvent délaissées, ma mère sur laquelle pesait un lourd passé sut se rendre légère et douce.

Abandonnée dès sa naissance à Brest, en 1939, elle fut ballottée d'orphelinat en orphelinat. Elle avait huit ans lorsqu'elle fut adoptée par Soize et Alour, de braves gens capables d'offrir assez d'amour pour que la vie devienne vivable. Mais être pupille de la nation dans la société de l'après-guerre n'était pas un statut tout à fait évident. L'enfance et l'adolescence de ma mère furent marquées par cette singularité.

Toute sa vie, elle fut hantée par la question de ses origines. De quel obscur passé était-elle née ? Pourquoi l'avait-on abandonnée ? Elle évoquait le souvenir d'une nourrice qui demeurait à Riec-sur-Belon. C'était pendant la guerre et elle avait deux ans. Son enfance manquait de repères et elle envisagea de faire des recherches afin d'élucider le mystère de sa naissance. Au bout de cette démarche compliquée et périlleuse, tant elle crai-

gnait de découvrir une vérité qui la ferait souffrir davantage, elle sut que sa mère s'appelait Guyard et qu'elle l'avait reconnue.

Un jour que j'étais à Brest, en visite sur le site de l'abri Sadi-Carnot incendié en septembre 1944, ce qui avait fait trois cent soixante et onze victimes, je rencontrai dans le tunnel devenu cénotaphe une femme miraculeusement rescapée du brasier. Tandis qu'elle me parlait de ce lieu où elle avait échappé à la mort, je me mis à penser à ma grand-mère, celle que je n'avais pas connue. Il me vint à l'esprit, pour je ne sais quelle raison, qu'elle pouvait très objectivement être encore de ce monde. Elle aurait l'âge de cette charmante personne qui me contait sa terrible aventure. Sortant en sa compagnie de l'abri Sadi-Carnot, je constatais que nous nous trouvions à l'emplacement où ma mère avait été abandonnée, rue Traverse, sur les lieux de son premier orphelinat.

Cette coïncidence éveilla une étrange certitude. J'étais à ce moment convaincu que je parviendrais à retrouver ma grand-mère véritable. À force de ténacité, et après avoir frappé à bien des portes, je fus finalement renseigné. Je sus qu'elle avait placé ma mère à l'Assistance publique sous le nom de Josiane Guyard pour défaut de paiement de la pension qu'elle devait à une nourrice demeurant à Riec-sur-Belton. Ces informations avaient pour moi valeur de réparation. C'était la pièce manquante d'un puzzle, j'allais arriver jusqu'à ma grand-mère. Quelques semaines passèrent et je finis par retrouver sa trace. Elle venait de décéder un mois plus tôt et se prénommaît Suzanne. Hélas, les fruits de cette recherche, je ne pouvais les offrir à sa fille. Jamais elles

ne se connaîtraient. Ma pauvre mère avait aussi quitté ce monde.

Je ne voulais pas en rester là. En poursuivant mes recherches, j'appris que Suzanne Guyard avait été internée dans un hôpital psychiatrique durant une cinquantaine d'années. En contactant le service dans lequel elle avait été admise, je fus mis en relation avec une infirmière fort compréhensive qui me fit parvenir une photographie de ma grand-mère. Ce cliché en noir et blanc me bouleversa. Il révélait une ressemblance frappante avec le visage de ma mère.

D'une simple curiosité, celle de connaître l'histoire de l'abri Sadi-Carnot, j'étais parvenu à renouer le fil qui unissait ma mère à son passé le plus précieux. Toute sa vie, elle avait cherché à connaître son histoire. J'étais parvenu à la démêler, mais ce n'était pas un hasard. Ma mère en était le guide. C'était elle qui avait déroulé devant moi toutes ces pistes.

Suzanne avait été enfermée pour des troubles de la personnalité. Possédait-elle aussi ce *don*? Au cours d'un contact médiumnique, je fus soulagé d'apprendre que ma grand-mère et sa fille s'étaient retrouvées en comprenant leur chemin de vie.

C'est au bal que ma mère rencontra mon père. Elle avait vingt et un ans et le désir de bâtir une famille; prendre sa revanche et offrir ce qu'elle n'avait pu recevoir. Il lui fallait des enfants, et des enfants choyés. Elle était bien décidée à ne pas reproduire les schémas de son histoire personnelle. Elle offrirait à ses deux petits tout l'amour dont elle avait été privée, quitte à s'oublier totalement.

À la maison, l'atmosphère était tendue chaque fois que le père rentrait de ses campagnes en mer. Souvent, il était ivre. Pendant leurs premières années de mariage, les disputes étaient fréquentes, sous mes yeux. Lorsque ma mère n'en était pas la victime, c'était vers moi que mon père se tournait. Je me demandais s'il m'aimait vraiment. Certains soirs, parce que j'avais peur, je pleurais et allais chercher auprès de ma mère quelques paroles de réconfort. Mon père, furieux, accusait sa femme de se préoccuper du « fils » sans aucune raison. Il ne me supportait pas.

Une nuit de tempête, je devais avoir sept ans, il nous jeta à la porte tous les deux. Le vent soufflait des rafales de pluie cinglante. Nous étions terrorisés et gelottants. Ma mère enleva son gilet pour me couvrir. La silhouette furieuse de mon père allait et venait derrière la fenêtre. Il n'était pas question que l'on repasse l'entrée. Il veillait à ce que l'on reste dehors au risque de mourir gelés. Ma mère me serrait contre elle en pleurant. Elle tremblait et c'était bien autant de peur que de froid. Elle s'écarta pour essuyer ses larmes et proféra ces paroles angoissées : « Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? »

La grand-mère Soize attendait dans un coin que mon père aille se coucher pour nous ouvrir la porte. Que de peurs et de pleurs pour un enfant de mon âge ! Ainsi était mon père quand il avait abusé de l'alcool.

En ai-je conservé de ces mauvais souvenirs, où la terreur est tranchante comme une lame qui menace de tomber ! Que de rancune contenue ! Je garde tout

cela au fond de mon cœur et il suffit parfois d'une image pour que remonte, de ces tristes années, l'émotion qui serre la gorge. Il suffit que je revoie cette table autour de laquelle nous étions assis, figés par la frayeur que mon père s'emporte. Cette tension avait une épaisseur qu'un instrument particulier aurait pu mesurer, de la même façon qu'il était possible d'évaluer la légèreté de l'air lorsque mon père s'en allait rejoindre ses chaluts. Alors nous étions heureux. La vie pouvait reprendre son cours tranquille.

De ces terribles querelles m'est revenu un souvenir lointain. J'étais alors un tout petit bébé pleurant dans son berceau au milieu de la nuit. J'avais faim et ma mère se levait pour me réconforter. La voix de mon père grondait. Des mots se détachaient, qui ordonnaient de mettre un point final à mes pleurs. « Fais taire ton fils ! », criait-il. J'ai revécu cette scène au cours d'un travail de régression. Elle est pour moi le signe que mon père ne me supportait pas, et cela depuis ma naissance.

Au cours de ces disputes interminables, nous entendions souvent parler de séparation, de divorce, ces mots affreux. Ma mère avait un caractère exceptionnel et la capacité de toujours savoir éteindre le volcan. Elle pardonnait les excès de son mari. Elle parvenait à chasser de nos têtes la perspective d'un désastre. Elle refusait de voir sa famille disloquée. Elle ne voulait pas de ce manque qu'elle avait vécu et qui résulte de l'irresponsabilité des parents vis-à-vis de leurs enfants. Coûte que coûte, il fallait souder, réparer. Ce qu'elle fit afin de nous épargner, ma sœur et moi, la souffrance du déchirement. Ma mère pensait aux autres avant de prendre soin d'elle-même.